

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 23 AVRIL, 1835. N° 22.

CHANSON.

LE PRINTEM.

AIR : Le premier pas, &c.

Le doux Printems vient nous rendre la vie
Et de l'Hiver fondre les vêtements,
Sous les frimats la nature engourdie,
Par le Zéphir est bientôt embellie.
Au doux printems. (Bis.)

Au doux printems, une tendre verdure
Vient ranimer nos forêts et nos champs ;
Ah ! combien j'aime à voir cette parure
Et qu'il est beau l'aspect de la nature,
Au doux printems,

Au doux printems, on entend le ramage
Du peuple ailé, qui retrouve ses chants,
Il semble dire, en son charmant langage,
Qu'il est heureux de revoir le bocage,
Au doux printems,

Au doux printems, au bienfaisant génie
Vient influencer sur tous nos sentimens,
Le riche heureux jouit mieux de la vie,
Et, si parfois son ame est attendrie,
C'est au printems.

Le doux printems, ranime l'espérance
Du malheureux, accablé de tourmens,
Il ressent moins sa cruelle souffrance
Et dans son lit, il bénit l'influence
Du doux printems.

O doux printems, viens calmer la furie
Des passions qui troublent notre tems ;
Nous sommes tous enfans de la patrie
Rallions-nous à cette voix chérie,
Au doux printems.

Au doux printems, on voit notre rivière
Ouvrir ses ports à nos châteaux flottans ;
A l'industrie il n'est plus de barrières,
Tous nos vaisseaux déploient leur bannières
Au doux printems.

Au doux printems, tout change d'apparence,
Dans nos cités, dans nos bois, dans nos champs ;
En ressentant son aimable influence,
Du créateur je bénis la puissance
Au doux printems.

UN DES ÉDITEURS.

MELANGES.

L'OUVRIER FRANÇAIS A VIENNE,

o v

LA PETITION DU SOLDAT.

Hélas ! ma pauvre Marthe, hélas ! je n'es-
père plus rien : Fitz ne revient pas, et voi-
là bientôt trois heures. Le rent-master a
un cœur d'acier.

"Ce bon Français, le jour où il porta le
gain de sa semaine à la femme Goldmans,
parceque son mari s'était cassé une jambe,
disait ?

Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts ?

Et il donna sept thalers à la femme du bles-
sé. Le rent-master a été plus pauvre que
nous, et pourtant il ne compatit pas à nos
maux, tandis que M. Théodore, qui n'a ja-
mais eu de jambe cassée, s'est montré sen-
sible au malheur de votre voisin Goldmans.
"Il est si bon, si aimable, si brave!" pro-
nonça une voix douce et carressante, qui
venait d'un des coins de cette humble de-
meure, ou veillait, près d'une grand-mère
infirmes, la jeune et belle Frédérika, petite
fille du vieux et pauvre couple. L'instant
où le sceau de la loi allait fermer la cham-
bière qui les vit naître et qui les abrita pen-
dant quatre-vingt-huit années d'une vie la-
bourieuse et irréprochable, approchait ; la
vieille grand-mère jeta un triste regard sur
sa petite-fille, et l'attira doucement, elle dit :
"Il reste un moyen, Frédérika, un seul,
peut-être ; veux-tu le tenter pour sauver à
tes pauvres vieux parens l'horreur de mou-
rir en vagabonds sans asile, ou d'être recu-
eillis par la charité publique ? Bonne Fré-
dérika, veux-tu t'exposer une dernière fois
aux duretés de ton oncle." Frédérika le-
va ses yeux supplians sur sa grand-mère,
joignit les mains et dit : "Demandez ma
vie ; demandez plus, demandez le sacrifice
de mon amour, mais ne me dite pas : Va de
nouveau t'humilier aux pieds du parent in-
humain qui, pendant seize ans, repoussa les
prières d'une sœur malheureuse ! Ah ! je
puis renoncer à Théodore, je puis travailler
servir, demander l'aumône pour vous, mais
je ne solliciterai plus le barbare qui plonge
dans la misère et dans la tombe les auteurs
de mes jours !..." Le vieillard releva sa
petite-fille, gronda doucement sa femme :
"Frédérika a raison, dit-il, ne livrons pas
l'orpheline de notre fils bien aimé au re-
gard insultant des valets du riche, aux durs
refus d'un oncle barbare" — "Allons, al-
lons, bon père, dit la vieille infirme, vous

savez mieux que moi ce qui est à faire, es-
pérons encore..." — "C'est Théodore !" s'é-
cria la jeune fille (il a des pas que le cœur
devine.) Aussitôt s'élança dans la chau-
mière un homme de vingt-huit à trente ans
en veste d'ouvrier, la tête nue et dans une
agitation qui ne lui permit ni de remarquer
le trouble délicieux que sa présence répandit
sur le charmant visage de Frédérika, ni
la surprise mêlée d'inquiétude que son émo-
tion causait aux deux octogénaires. Thé-
odore, avec cette pétulance que Frédérika
trouvait charmante, parcequ'elle est toute
Française, Théodore dit d'un ton presque
courroucé : "Quoi vous êtes menacés de
voir vendre votre mobilier, d'être chassés de
votre asile, et moi, votre ami, moi qui veux
être votre fils, je ne suis pas même le con-
fident de vos peines ? Sans le plus singu-
lier hasard je les ignorerais encore. Mon
Dieu mon Dieu ! était-ce donc par hasard
que je devais apprendre vos malheurs ?...
Tenez, voici un compte pour le rent-mas-
ter : venez, Frédérika, prenez les papiers,
et courons chez le receveur."

Il resterait à la pauvre famille Engolmans
un fidèle serviteur, le bon Fitz ; après avoir
inutilement frappé aux portes des riches, il
était allé au magasin de l'armurier ou Thé-
odore était premier garçon depuis trois ans
Théodore connaissait trop le cœur du bon
Fitz pour le voir affligé, sans deviner que
quelque malheur avait atteint les parens de
Frédérika. Il eut peu de peine à tout ap-
prendre de celui qui n'était venu que pour
se faire interroger, et l'on vint de voir quel
fut le résultat de la confiance. Mais ce
n'était pas assez pour Théodore d'avoir
suspendu momentanément la ruine dont les
vieux parens de Frédérika étaient menacés,
pour se procurer la modique somme qu'il
avait apportée, il venait d'anticiper sur son
salaire ; maintenant que la réserve d'une
noble fierté avait été vaincu par l'action
touchante du jeune ouvrier, de quel tissu
de peines et de journalières ne dut-il pas la
connaissance au confiant abandon de la sen-
sible Frédérika ! "Nous sommes, lui dit-
elle, victimes de l'injustice ; mon oncle, le
propre frère de de la mère que je pleure,
est l'auteur de tous nos maux ; ma mère
est morte des chagrins qu'il a causés à son
mari. Mon père avait une charge de garde-
forêt ; cette charge suffisait pour faire vi-
vre notre famille, si unie, si heureuse ; mais
elle n'avait rien qui pût flatter la vanité de
mon oncle, qui se croit un grand seigneur
parcequ'il est conseiller, et plus d'une fois
les mépris du conseiller insultèrent à l'hum-
ble condition du garde-forêt. Mon père était
bon mais vif comme vous M. Théodore.